N° 75 — 7e ANNÉE Prix : 30 Centimes MARS 1912

LA VIE FUTURE

Abonnements : France, Algérie, Tunisie 5 fr. — Etranger 6 fr.

Rédaction et Administration : Rue Médée, 11 — ALGER

La Mort, c'est la Délivrance

La mort, c'est la délivrance des maux terrestres ; elle est donc l'ange qui allège et abrège les épreuves de la vie ; car mourir c'est aller dans la vie universelle, c'est quitter la prison ; elle est, en un mot, le réveil béni.

Les anciens appelaient les morts les gardiens vigilants des cités, les protecteurs attentifs des familles, les hôtes invisibles de toutes nos fêtes, les anges protecteurs qui veillent sur le berceau des enfants, les messagers de Dieu, les voix mystérieuses qui annoncent les dangers qui nous menacent.

Nous devons donc regarder la mort comme une bienfaitrice qui fait tomber les chaînes qui nous retenaient captifs ; elle nous donne la liberté de rentrer dans notre véritable patrie.

A la mort du corps, l'être individuel continue de vivre dans le monde astral, qui comprend l'espace infini où il trouve la rémunération de ses bonnes œuvres ou la suite pénible de ses mauvaises actions ; car, fatalement, le bien produit le bonheur et le mal a pour conséquence la peine et le malheur. Mais il est une chose qu'il faut savoir oublier : le bien que l'on fait et le mal que l'on reçoit.

C'est d'ailleurs dans l'acte même de mourir que la vie se montre sous l'aspect de ce qu'elle a de plus élevé et de plus sublime. Tous

les éléments de la nature universelle étant vivants, nul être ne saurait donc mourir, puisque la mort ne peut frapper l'âme immortelle.

La mort n'est autre chose qu'un enfantement et le développement de la vie nouvelle, dont nous jouissons dans l'espace.

La mort ainsi que la naissance sont deux progrès de l'être qui franchit, à chacun de ses événements, les obstacles de la vie normale, laquelle s'épure de plus en plus.

La nature ne saurait anéantir la vie de l'être qui est une manifestation partielle de la vie universelle, qui a pour principe Dieu même. L'anéantissement d'un être quelconque anéantirait une partie de la vie universelle, ce qui causerait un trouble dans la nature.

La mort n'est donc qu'une phase de la vie générale des êtres. Elle est certainement pénible pour ceux qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme.

La vie terrestre est une espèce de rideau qui nous cache un autre monde, qui est notre véritable patrie. La mort n'est donc qu'un changement d'existence, une période de la vie générale des êtres ; elle est, en un mot, un mouvement en avant et la fin d'une pénible campagne.

La mort, a dit Saint Martin, n'est qu'une heure de notre cadran, et notre cadran doit tourner éternellement.

La cessation de la vie terrestre n'est donc pas l'éternelle absence ; car nous revivons au-delà du tombeau d'une vie plus libre et plus heureuse. La mort, c'est la renaissance et le calme après la tempête.

L'illustre Senèque a dit : « Au jour de la mort, on n'a à soi que ce qu'on a donné. »

A la mort, l'œil de la chair se ferme, mais l'œil de l'esprit s'ouvre pour contempler les splendeurs éternelles.

La mort ouvre les portes d'une vie nouvelle et la réalité d'une ascension glorieuse vers l'idéal du vrai, du juste et du bien. C'est l'âme brisant sa chaîne au seuil de sa prison. Nos corps, que le temps détruit et dont la poussière se disperse au vent des siècles, retournent dans les éléments qui les composent.

« Oui, a dit Victor Hugo, la mort c'est la vie, car les liens brisés sur la terre se renouent dans l'immortalite. »

Pourquoi pleurer et regretter nos chers disparus ? Pourquoi s'abîmer dans la douleur ?

En pensant à ceux qui ont quitté la terre, rappelons-nous toujours que tout passe, les grandeurs comme les misères. La tombe est le berceau de l'âme et la fin d'une épreuve. L'humanité se déroule inconsciemment ; l'homme marche, l'homme roule comme les flots poussés les uns par les autres. La poussière que les morts laissent sous le sol est foulée par des hommes dont la dépouille mortelle subira le même sort. C'est la loi fatale de la transformation de la matière.

Tout passe dans ce monde frivole. L'esprit seul, cette émanation divine, jouit de l'immortalité.

Le vrai spirite, dont l'âme est toujours prête pour retourner dans sa véritable patrie, voit mourir son pauvre corps sans crainte ni défaillance. Pour lui, mourir plus tôt ou plus tard, son âme est toujours prête pour le départ, sachant qu'elle n'est pas faite pour les ténèbres de l'anéantissement. Si le corps devient poussière, l'esprit devient brillant soleil.

L'espoir nous transporte, par la pensée, dans les régions où règne le bonheur ; il nous montre les beautés éternelles et translucides de l'espace infini.

La mort étant la naissance dans un monde nouveau, la crainte de ce passage doit diminuer et même disparaître ; car elle cache les plus douces jouissances de la vie réelle et positive. Nous devons donc comprendre que ce monde n'est que transitoire et que notre véritable patrie est dans les mondes éthérés. La mort est le retour de l'exilé dans sa famille spirituelle ; elle montre les beautés de la vie de l'esprit dans l'espace infini.

Il importe que ces riantes pensées, ces consolantes espérances, qui nous montrent l'idéal comme la réalité entrevue, entretiennent et excitent notre courage et notre vaillance dans les luttes de la vie terrestre. Que les âmes d'élite, détachées des superfluités de la terre, laissent au temps le soin de couvrir le passé de ses voiles, et

qu'elles s'élancent radieuses vers l'avenir divin pour remplir la mission qui leur incombe. Mais la pauvre vie humaine, tour à tour joyeuse et plaintive comme tout ce qui vibre, aime et passe, constitue une éternelle épopée ou un drame perpétuel. C'est le plaisir et la douleur qui se succèdent sans cesse.

Ces alternatives rassurantes doivent bannir de nos cœurs la crainte exagérée de la mort, qui n'a rien de redoutable pour celui qui en connaît les conséquences.

Ah ! que la mort est belle quand elle est bien envisagée !

La main qui déploie son voile dans les mondes visibles, qui donne au firmament d'azur toutes les beautés, au soleil d'or et au ciel ses innombrables constellations, n'est-elle pas la même main qui a créé la poussière du tombeau ?

Ah ! combien sont belles et riantes ces perspectives ; combien sont radieuses ces heures où l'âme est dominée par ces beautés ravissantes, par ces espérances de bonheur et d'immortalité, qui lui montrent la mort comme un ange de délivrance.

Ces rêves, qui sont l'écho qui doit devenir une réalité, constituent des visions qui nous montrent notre véritable destinée. Dans ces moments heureux où l'âme semble se détacher de la matière, tout l'incite à unir ses aspirations vers le foyer divin, dont les limites sont le ciel des cieux.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.



Tristes Effets de l'Enseignement de l'Eglise Catholique

Ce qui contribue le plus à faire des matérialistes, des athées et des sceptiques, c'est le dogme de l'éternité des peines, c'est l'enfer du catholicisme.

En effet, l'Eglise, après avoir enseigné à ses adeptes l'existence

d'un Dieu infiniment bon, infiniment juste et miséricordieux, leur fait l'image de l'enfer avec ses fournaises incandescentes dans lesquelles brûlent, toute l'éternité, les damnés, c'est-à-dire ceux qui ont failli à la loi de Dieu, avec ces visages hideux de diables et de diablotins, armés de fourches et attisant le feu éternel !

En présence d'un pareil tableau, représentant des **tortures sans fin**, la raison s'égare un moment ; mais, faisant un effort sur soi-même, on s'oriente, on réfléchit, on se ressaisit et l'on se dit : *« Quoi, des souffrances éternelles pour une simple faute, cela n'est pas possible !... Où donc seraient Dieu et sa Justice ? »*

Si l'Eglise, en persistant, vient combler la mesure en assurant que, ne pas croire à cette **Justice divine** ainsi présentée, c'est précisément prendre le chemin qui conduit dans l'infernal séjour, oh ! alors, le vase déborde, c'est la dernière goutte ajoutée au trop plein ; le **néant** semble plus logique que l'existence d'un Dieu méchant, vindicatif et cruel, et, alors..., on rejette tout, on ne croit plus à rien et l'on devient **sceptique** et **athée**.

Et certes, à moins d'être simple d'esprit, qui ne voit combien sont odieuses les conséquences de ce dogme absurde et terrible de l'enfer ! Qu'un monstre, par exemple, assassine ses victimes pendant leur sommeil, celles-ci meurent subitement sans être en état de grâce D'après l'Eglise, elles sont jetées éternellement dans l'enfer. L'assassin, lui, est saisi par la justice et est condamné à mort. Mais, plus heureux que ceux à qui il a brutalement ôté la vie, il a tout le temps nécessaire pour se reconnaître et, avant de monter sur l'échafaud, il peut se confesser à un prêtre. Le voilà sauvé pour toujours ! bien plus, du haut du ciel, il a le bonheur de contempler ses victimes se tordant, en enfer, dans d'horribles souffrances. O aberration cléricale ! ô logique stupide et idiote !...

D'autre part, n'est-on pas porté à croire que des hérétiques, des mécréants et des blasphémateurs du saint nom de Dieu se trouvent, — plus nombreux qu'ailleurs, — parmi ceux qui se disent les serviteurs de l'Eglise ?

La pénible impression qu'on éprouve en lisant certains ouvrages théologiques nous permet de tenir ce langage. Voici un passage

très édifiant d'une histoire de la Bible que M. Royaumont a écrite pour le Dauphin de France. Cette histoire a été approuvée par MM. Augustin de Lameth et Pirot, docteurs en théologie, de la maison de Sorbonne : « *Après avoir chassé Adam et Eve du Paradis, écrit M. Royaumont, Dieu leur donna des habits de peaux de bêtes et, ajoutant la* **raillerie** *et* **l'insulte** *à ces justes châtiments, il dit : « Enfin, Adam est devenu comme un de nous et il connaît le bien et le mal. Empêchons donc qu'il mange du fruit de vie et qu'il ne vive éternellement, etc...., etc...* »

Voyons, n'est-ce pas tout simplement révoltant ? N'est-ce pas pousser le blasphème à ses dernières limites ? N'est ce pas l'aveuglement le plus complet ? Ne sont-ce pas les extravagances les plus impies ? Et ne semblerait-il pas que, s'il y a un diable, ce livre ait été écrit sous sa dictée, et que ce diable aussi ait tenu la plume des théologiens, ses approbateurs ?

Nos lois sont imparfaites, sans doute, car elles sont des œuvres humaines. Lorsque l'un de nous les viole il est puni, **mais puni seulement.** Nous sommes bien imparfaits, mais pas assez cependant pour joindre, à la punition que nous infligeons, **la raillerie et l'insulte.** Il suivrait de là que nous serions plus parfaits que le Dieu de ces pauvres théologiens, Dieu qu'ils ont trop fait à leur image et à leur ressemblance.

De deux choses l'une. Ou ces malheureux croyaient ce qu'ils écrivaient ou ils ne le croyaient pas.

S'ils le croyaient, ils avaient de Dieu une trop mesquine idée pour que nous puissions les prendre pour modèles et suivre leurs enseignements.

Si, au contraire, ils ne croyaient pas à ce qu'ils disaient, ce n'étaient que des blasphémateurs et des hypocrites et, par conséquent, des hérétiques et des mécréants.

La raison humaine, disent les prêtres, doit avoir des bornes et c'est un crime que de vouloir sonder les desseins de Dieu *(leurs desseins plutôt).*

A cela, on peut leur répondre avec St-Mathieu, chap. X, v. 26 :

Il n'y a rien de caché qui ne puisse être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu.

A côté de cet enseignement néfaste de l'Eglise catholique, combien est belle, consolante et morale notre chère doctrine spirite !

H. Verdier.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

VIE TERRESTRE

I

> La science large et libre, sans autre chaîne que celle de la raison, sans temples, sans prêtre vivant bien à son aise dans ce qu'on appelle le peuple profane, voilà la forme des croyances qui seules, désormais, entraîneront l'humanité.
>
> Ernest Renan.

Nous commençons aujourd'hui l'étude du chapitre relatif à la *Vie Terrestre*

Ce que dit Benoît MALON que la morale est indépendante de la religion est bien vrai ?

Oui, tout à fait vrai. Il faut reconnaître que le Christ n'a pas pu faire plus, parce que le moment n'était pas venu et qu'il a même été bien osé en bouleversant les idées d'alors, mais il ne faut pas lui en prêter d'avantage il faut, en se servant de la morale comme base, continuer l'œuvre ébauchée en suivant le progrès et en apportant des modifications que le siècle lui-même impose.

Quelles modifications ?

Je veux parler du culte établi sur les données du Christ et qui a été tellement dénaturé des dogmes et de toutes ces choses inutiles qu'il n'a pas instituées, mais qu'il a insinuées à ses apôtres

pour établir les rênes destinées à tenir son peuple, tant que celui-ci menacerait d'échapper à sa morale et à ses enseignements.

Lorsqu'il a dit à ses apôtres : « Allez et instruisez les nations ». « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez » — « Baptisez au nom du Père, etc..., » — Ces prescriptions n'étaient pas ce qu'elles paraissent aujourd'hui, car, à l'heure qu'il était, comment conduire les âmes sans les connaître, comment réformer leur morale sans tout savoir, comment les apôtres pouvaient-ils s'y prendre si on leur cachait quelque chose ?

En somme, le Christ n'a pas pu agir autrement vis-à-vis des hommes dans l'enfance du progrès que vous n'agissez sur terre vis-à-vis de vos enfants.

Ce n'était pas dès l'origine une confession intime et individuelle comme de nos jours, mais c'était une direction réclamant l'aveu des fautes et une déclaration publique qui frappait bien davantage ces âmes grossières et les humiliait plus que la confession telle qu'elle se pratique encore.

Plus le progrès montera et plus cette pratique deviendra inutile et ridicule, car l'humanité est appelée à se gouverner par le seul sentiment du devoir et de l'espoir en la vie de l'au-delà.

Ce n'est pas la crainte de l'enfer qui doit la terroriser, elle ne doit redouter que le recommencement d'une vie dont elle éprouve à chaque heure les peines, les souffrances, et qu'elle a tout intérêt à éviter, pour s'élever vers les plans supérieurs où on n'attend plus de réincarnation sur votre planète d'épreuves et de misères sans nombre.

Je trouve très bien ces paroles du général Fix : « *laissons-là le mot de chrétien qui est un manteau flottant couvrant trop de choses et dont les plis cachent bien des creux...* »

Je crois, en effet, qu'il faut être vous-mêmes et, puisque votre croyance est toute différente du christianisme et très large dans sa conception, il faut éviter de choquer les Juifs, les Mahométans et autres en gardant un titre qui équivaut pour eux au mot « ennemi », puisque pour célébrer le culte d'un Dieu pacifique l'univers entier s'est battu et entretué, chaque peuple voulant

proclamer sa religion personnelle et substituer son Dieu à celui de son voisin, sans comprendre que la divinité est une et que, régissant l'univers entier, elle n'a pas de représentant différent pour chacun des peuples dont l'un célèbre Allah, le second Jéhovah, le troisième le Christ et tant d'autres des Dieux qui se fondent en un seul : la grande âme universelle.

Dites-moi pourquoi toutes les Dames qui écrivent à l'heure actuelle sur le spiritisme ont conservé, quoique bonnes spirites, des idées si religieuses ?

Ma chère amie, vous ne pouvez vous imaginer combien il est difficile de faire un être complètement neuf et débarrassé des vieilles idées.

Elles ont fait, pendant les siècles passés de tant d'éducations différentes que peu d'incarnés sont complètement dépouillés de leur enveloppe domestique. Il leur semble toujours qu'ils ont besoin d'appuyer leur croyance sur une base religieuse.

Certes, il n'est pas possible de nier la part prise dans l'œuvre du progrès par le Christ, celui qui, le premier, a su implanter des principes de charité, relever la femme et enseigner la morale et la mansuétude dont on avait tant besoin pour faire contrepoids aux cruautés helléniques et romaines.

Mais depuis ces longs siècles écoulés, il semblerait qu'on ne puisse encore se libérer des dogmes sortis d'un christianisme dénaturé par les successeurs des apôtres et qu'on ait besoin de remonter sans cesse à cette origine chrétienne pour expliquer la nécessité du renoncement, de la charité, de la douceur, du pardon des injures.

Pourquoi ? Parce que l'humanité sent encore le harnais sous lequel elle chemine depuis bientôt vingt siècles et elle est trop évoluée pour briser les chaines et savoir que la perfection doit être puisée dans un devoir qu'on s'impose par amour de ses frères sans qu'il soit nécessaire de se répéter que cela est ordonné et fait partie d'une loi religieuse quelconque.

Ces idées d'asservissement à la lettre qui tue, comme disait le Christ lui-même sont néfastes ; elles empêchent l'essor des âmes

vers un idéal qui ne saurait être enserré dans les conceptions humaines, puisqu'il relève de l'au delà, cette sphère mystérieuse pour les vivants, dont la porte s'ouvre à la délivrance finale.

Faut-il dire que la tolérance envers les autres est un signe d'avancement intellectuel et que notre devoir est de respecter les croyances de nos semblables ?

Ceci est absolument exact.

Etre tolérant, c'est connaître réellement le système des vies successives et de la progression infinie.

Une âme évoluée et consciente de la vérité spirite ne peut ignorer que toutes les âmes ne sont pas au même point et qu'il ne faut pas les réprouver si elles n'agissent et ne pensent pas comme nous.

Elle n'a plus besoin d'être liée à un principe qui entrave plutôt son action évolutrice et alors elle repousse les dogmes et les pratiques religieuses dont elle a extrait l'essence qui est la morale, la charité et le bien sous toutes les formes.

Partant de ce principe, il est naturel de lui laisser aussi longtemps que cela est nécessaire les sacrements, ces cérémonies puériles dont elle a encore besoin pour établir, par un acte tangible, pour graver dans sa pensée à l'état d'image une promesse faite qui doit être sacrée et dont elle oublierait peut-être l'importance.

Je parle en ce moment du mariage. Quant aux autres sacrements, ils ne sont pas non plus utiles, à moins qu'ils ne s'adressent à ceux qui, ayant encore fortement attachées les croyances de leur éducation catholique, ont besoin de se tranquilliser à l'heure suprême.

Ceux-là gagnent à ces derniers sacrements une paix qui, autrement, leur ferait défaut — ils seraient précipités dans l'au-delà ayant l'âme fortement étreinte par une angoisse qui les empêcherait de sortir du trouble inévitable qui suit la mort.

Il importe que ce passage soit paisible, aussi ne doit-on négliger aucun moyen de procurer la paix aux moribonds.

Enfin, si je parle encore des autres sacrements : la confession et

la communion, ce sera rapidement, car tous les sacrements se tenant pour former la religion catholique si l'on en accepte un, il faut les accepter tous.

Pour me résumer, je dirai que la religion, ou plutôt les religions, sont les tuteurs que l'on met aux jeunes âmes, ce sont les images que l'on présente aux incarnés dans la jeunesse de leur évolution, pour que, dans leur souvenir, subsiste l'acte, comme aussi l'engagement pris de suivre la voie du progrès dont ils ont accepté de subir la loi.

Ayez donc beaucoup de tolérance pour tous et attendez qu'il vous aient rejoints — si ce n'est pas dans cette existence, ce sera dans une autre — mais ne vous attristez pas de leurs croyances retardataires.

(Répondre à ceux qui quêtent pour les Sociétés blibliques :)

Que vos convictions sont telles que vous jugez inutile d'enrôler lès gens sous la bannière biblique et que vous préférez consoler des âmes en les amenant à une croyance complètement dépourvue de dogmes et qui n'a gardé des enseignements bibliques que sa pure morale.

A quel âge peut-on commencer à instruire un enfant des véritables conditions de la vie humaine ?

Aussitôt qu'il peut distinguer le bien du mal.

Qu'on l'habitue de bonne heure à se savoir entouré d'esprits qui l'aiment et le protègent. Qu'il ait de l'affection pour ces esprits. Il faut bien le garder de lui en donner la moindre frayeur, il sera donc nécessaire de lui expliquer que ces esprits ont vécu sur la terre comme lui, que lui-même a été esprit déjà et retournera à cet état après la mort.

La mort est une naissance pour une vie plus heureuse. Cette vie sera ce que nous la ferons par nos efforts vers le bien.

Qu'est-ce que la magie ?

Le principe est d'augmenter ses forces propres par l'adjonction des forces qu'on puise dans les environs de la terre, pour s'en servir comme d'une ambiance puissante.

Peut-on dire que la magie se borne à l'application et à l'imitation des lois de la nature ?

Oui, mais on altère un peu la signification du mot magie.

Magie ne veut pas dire seulement phénomènes obtenus par des forces inférieures, mais tous les phénomènes sollicités et pour les quels on extériorise des forces en se mettant dans les conditions pratiques et psychiques voulues.

Plus on recherche les phénomènes physiques et plus on fait de la magie, il n'y a absolument que les visions d'un médium, la perception des souffles, l'audition, etc.... qui n'en soient pas, parce qu'il n'y a pas un ensemble de préparations.

Les phénomènes qui viennent directement des esprits ne sont pas magiques, tous ceux pour lesquels il faut se servir d'objets, se mettre dans certaines conditions, matérialiser les esprits ou leurs forces, sont magiques.

(*A suivre*) ISIDORE LEBLOND.

Séance du Mercredi 13 Mars 1912

du Groupe Béranger

INCORPORATION de Auguste FLIPPO, décédé à Milan en Novembre 1911

Médium DURAND

L'esprit parvient, non sans difficultés, à s'emparer des organes du médium.

F. (*avec calme*). — « Continuons si vous le voulez-bien... Vous dites que Madre veut dire mère ?.. »

V. — Oui. » (Cela devient embarrassant, M. Verdier ne sachant pas parler italien. Mme Gérard, connaissant cette langue veut bien se mettre à la disposition de M. Verdier.) « Répondez pour moi. »

F. — Et pour dire père ?

Mme G. — On dit Padre..

F. (*est brusquement surpris de ce changement de voix*), — A M. Verdier : « Comment ce n'est plus vous maintenant ?... Expliquez-moi cela ? »

V. — Je suis très fatigué et j'ai prié Madame que voici (en la désignant Mme Gérard).....

F. — (Fait un gracieux salut.)

V. — de me remplacer pour un moment. »

F. — Présentez-moi donc, je vous prie. »

V. — (le présente)

F — Madame, je vous remercie bien d'avoir consenti à remplacer mon professeur, et surtout de la peine que je vais vous donner, car je ne suis pas bien fort....

Mme G. — Monsieur, c'est avec grand plaisir.

F. (*très galant*). — Je vous remercie encore Madame. (après un court silence) « Et... vine... c'est du vin ? »

Mme G. — Oui, mais il faut dire vino (en accentuant l'O)

F. — Ah ! très bien..., vino (lui à son tour accentue aussi l'O). — Oui... vino..., il faut mourir sur l'O... Et agua, c'est de l'eau ?

Mme G. — Oui, c'est cela.

F. (*satisfait*). — Dona mi un poco d'agua.

Mme G. — Non, on dit : Date mi un poco d'agua.

F. (*répète la phrase*). — « Maintenant, Madame, me trouvant dans une soirée, dans un bal par exemple, pour inviter une demoiselle à danser que lui dirai-je ?

Mme G. — Eh bien vous lui direz : « Volete ballare con me ? »

E. (*d'un air dédaigneux*). — Ah ! fi !... bal...la...re (en traînant sur chaque syllabe) Mais c'est disgracieux, ce mot de bal...la...re ! C'est épouvantable ! Jamais je n'oserai dire à une demoiselle bal...la...re. N'y aurait-il pas une expression plus douce ayant la même signification ou a peu près ?..

Mme G. — Oui, vous pouvez dire : Volete dansare con mé.

F. (*très satisfait*). — Ah ! jaime mieux ça... (et d'un air gracieux) « Volete dansare con mé ? Oui c'est plus doux. » Il remercie Mme Gérard et s'adressant à M. Verdier ; « A vous maintenant. » (à ce moment et pour sauvegarder la situation le protecteur intervient, car l'esprit tout-à-coup s'exclame.) Ah !...

V. — Quoi donc ?

F. — Gérimini ! (son professeur invisible).

V. — Qui est-ce donc ?

F. (*regardant M. Verdier*). — Mais, c'est votre sosie ?...

V. — Oui, en effet, il a dû y avoir transformation complète... regardez-moi bien ?

F. (*avec un grand étonnement.*) — Vous n'êtes donc pas Gérimini?

V. — Comme vous le voyez.

F. (*interdit*). — Mais... comment ?...

V. — Demandez-lui, il vous expliquera la chose.

F. — Ecoute attentivement. puis à M. Verdier : « Il dit qu'il est mort et moi aussi ! » Ah !... maintenant je m'explique pourquoi tout à l'heure vous ne pouviez pas me parler italien. (Il écoute encore... son professeur lui donne sans doute des explications et se tournant vers M. Verdier.)

F. — Vous n'auriez pas un miroir par hasard ?

V. — (Lui donne un miroir.)

F. (*se regarde*). — En effet... ce n'est pas moi ! Mais où suis-je donc ?... Et dans quel groupe ?

V. — A Alger dans un groupe spirite.

F. — Ah ! je suis spirite moi aussi.

V. — Tant mieux (la tâche sera moins pénible pour le faire reconnaître.) Dites-moi ?... vous étiez de passage à Milan ?

F. -- Oui.

V. — Vous avez dû mourir subitement et je vois que vous n'êtes pas resté longtemps dans le trouble, grâce à vos idées spirites. Mais où avez-vous fait du spiritisme ?

E. — Je vais vous dire. J'ai lu de nombreux livres spirites puis, à Paris, j'ai été invité chez le Dr Richet... J'ai entendu Léon Denis dans ses belles et intéressantes conférences et j'ai vu le fameux médium Miller ; j'ai assisté à ses séances de matérialisation.

V. — En quelle année, je vous prie ?

F. — En 1909.

V. — J'y étais aussi, rue du Faubourg St-Denis ?

F. — Oui, en effet ; mais le groupe où je me trouve, n'est-il pas dirigé par M. Verdier ?

V. — Oui, mais comment m'avez-vous connu ?

F. — En lisant votre revue, très intéressante, *La Vie Future*.

V. — Ah ! très-bien !

F. — C'est surprenant comme on a bien encore la sensation de ce monde terrestre !

V. — Oui, n'est-ce pas ! mais vous allez dans un instant passer dans un monde meilleur, votre temps d'épreuve étant terminé.

F. (*paraît heureux*). — Oui, il me tarde... dites-moi, en quelle année sommes-nous donc ?

V. — En 1912.

F. — Ah ! je croyais être en 1911.

V. — Quel mois ?

F. — Novembre.

V. — (lui parle de M. Chartier que l'esprit a connu à Paris et des séances avec le médium Miller où il a vu 17 matérialisations dans une séance et 19 fantômes dans une autre.) Voyons, dites-moi ce que vous avez éprouvé dans le changement de la vie matérielle à la vie spirituelle, si toutefois vous pouvez nous le dire?

F. — Mort subitement, je me sentais plongé dans un profond sommeil, un sommeil de plomb, dans une sorte de torpeur invincible, inexplicable Je me suis ensuite réveillé, me croyant encore dans ce monde terrestre, sans pouvoir m'expliquer ce qui s'était passé... Mais maintenant je me rends parfaitement compte de ma situation.

V. — Oui, dans un instant, vous allez rejoindre Gérimini qui vous attend.

F. (*a une figure rayonnante*). — C'est mon grand-père qui va venir me chercher. Mais je reviendrai, si vous le voulez bien, pour me communiquer encore à vous.

V. — Avec grand plaisir; vous serez serez toujours le bienvenu parmi-nous.

F. — Cher Monsieur, voulez-vous avoir l'obligeance de me faire dire la prière ?

V. — (Lui fait dire la prière que Flippo répète vec un grand recueillement; puis il remercie M. Verdier et lui dit au revoir.) Heureux mortel ! le voilà dans l'espace !

Le Spiritisme et ses Détracteurs

RÉPONSE A M. L'EVEQUE DE NANCY, PAR UN VIEUX SPIRITE

Depuis quelque temps la presse — une certaine presse du moins — publie contre le spiritisme et les spirites des articles tendancieux, quelques-uns même méchants et stupides qui indiquent tout ensemble l'ignorance et la mauvaise foi.

Quelque malheureux s'est-il rendu coupable d'escroquerie, de supercherie, etc., etc., c'était un spirite !

Celui-ci est-il assassin, satyre, ou bien celui-là s'est-il suicidé ? C'était un des fervents de la table tournante, un habitué, un familier des groupes spirites !

Que n'a-t-on pas dit récemment à propos du suicide retentissant de ce malheureux Fouquet, de Laval ! Journaux locaux, journaux de Paris, ont profité de ce scandale pour livrer un assaut au spiritisme sous prétexte qu'on avait trouvé parmi les livres de Fouquet quelques volumes d'Allan Kardec. *Le Gaulois* lui même, *Le Gaulois* sortant de sa correction habituelle, a publié à cette occasion un article diffamatoire de nature à faire passer les spirites pour des malfaiteurs publics. On accusa les groupes spirites de Laval (que Fouquet ne fréquenta jamais d'ailleurs), d'avoir détraqué le cerveau de cet infortuné, qui se suicida, on le sait, à l'occasion d'une disgrâce qui brisait sa carrière ; et de ce qu'on a trouvé dans sa bibliothèque un ou deux volumes spirites, on en conclut que c'étaient précisément ces lectures qui l'avaient conduit au suicide. Voilà la logique, voilà l'équité de nos adversaires ! Comme si, de ce que l'on trouvait dans ma bibliothèque un *Traité de Bridge* on en concluait que je suis un joueur, bien que je n'aie jamais touché une carte de ma vie ! .

Dans cette bibliothèque de Fouquet, il y avait aussi une Bible, un Evangile et le Catéchisme de ses en fants ; mais come bien vous pensez, on ne parla point de ces livres-là.

D'où vient ce mot d'ordre dicté visiblement contre nous ? De l'Eglise d'abord.

Un prélat d'avant-garde, M. Turinaz, évêque de Nancy, a publié une « Note » relative au spiritisme, dans laquelle il dit entre autres choses : « *Une grande partie des doctrines du spiritisme sont opposées à la foi*

quelques unes sont formellement condamnées par l'Eglises; toutes sont dangereuses. » Le prélat ajoute qu'il n'a pas l'intention de traiter, pour le moment, plus longuement cette question, il sent bien qu'il n'y est pas suffisamment préparé. Le cardinal archevêque de Lyon, il y a quelques mois, publia également une « Note » contre le spiritisme; mais ces documents laconiques, incomplets, prouvent que les docteurs de l'Eglise n'ont pas une notion bien nette de la doctrine scientifique du spiritisme expérimental, puisqu'ils se contentent de rééditer contre lui quelques vieilles condamnations formulées par des conciles provinciaux ou par les Congrégations romaines, il y a environ cinquante ans.

Depuis un demi-siècle les idées, les sciences, les esp... ont marché. A cette date, on en était encore aux débuts imprécis et timides : quelques coups frappés, quelques phénomènes de lévitation, de tables tournantes, etc., etc.

Aujourd'hui le spiritisme est entré de plain pied dans le domaine de la science expérimentale. Il a ses instituts psychiques reconnus d'utilité publique; les plus illustres savants des deux mondes sont des spirites convaincus avérés; devant les noms de W. Crooks, de W. James, de Lodge, de Rochas, de Maxwel, de Myers, de Lombroso, le monde scientifique s'incline. Condamner, en bloc, sans distinction préalable, le spiritisme expérimental, serait donc aussi téméraire que de condamner la Chimie parce que les premiers pionniers de cette science s'appelaient Alchimistes et cherchaient la pierre philosophale; ou encore l'Astronomie, parce que les ancêtres de cette science étaient des Astrologues.

La Chimie et l'Astronomie sont deux filles sages nées de deux mères folles; on voit cela encore tous les jours. Quoi d'étonnant si le spiritisme, lui aussi, est sorti de certaines expériences enfantines? Les grandes choses ici-bas ont de petits commencements. D'une table qui tourne, d'un objet qui s'agite seul, d'un phénomène de lévitation est issue cette science neuve qui est appelée à révolutionner le monde : la Psychophysique! L'Eglise fera donc bien d'y regarder à deux fois avant de lancer ses anathèmes contre le spiritisme scientifique sous peine de voir le trait se retourner contre elle; et les journaux soi disant « bien pensants » comme le *Gaulois* et quelques autres feraient bien, eux aussi, dans l'intérêt de leur réputation et de leur clientèle de ne pas se montrer si agressifs, contre d'honnêtes gens, contre de bons et loyaux ouvriers de la Vérité qui cherchent seulement à apporter leur modeste contribution à

l'édifice intellectuel de l'avenir ! S'il est une institution qui a besoin de l'indulgence universelle et de l'amnistie du passé, c'est sans contredit l'Eglise catholique. Qu'elle veuille bien s'en souvenir et garder sur certaines questions un silence prudent; sur celle du spiritisme en particulier. Quand Mgr l'Evêque de Nancy avance dans sa « Note » *que les pratiques du spiritisme troublent l'imagination, frappent les sprits, exaltent la sensibilité nerveuse, et produisent une surexcitation déplorable qui mène parfois à la folie*, nous lui répondrons d'abord qu'il ne nous apprend rien. Nous autres spirites, sommes les premiers à signaler les dangers que peuvent présenter ces pratiques, mais aussi à indiquer les remèdes qui doivent arrêter le mal. Relisons le chapitre remarquable de Léon Denis intitulé : *Des dangers de la Médiumnité* (1) on verra que tout y est clairement, loyalement exposé. Les spirites qui font la nuit dans leurs séances, ne la font pas dans leur conscience ; ils ont la loyauté de tout dire. de ne rien cacher. Mais nous dirons en outre à Mgr l'Evêque de Nancy que le spiritisme n'a pas le monopole exclusif des toubles nerveux et des surexcitations déplorables. Nous pourrions citer plus d'un cas de folie religieuse' d'hystérie mystique qui ont causé de retentissants scandales. Pour n'en citer qu'un seul parmi les plus récents, lorsqu'il y a quelques années, une dévote, une habituée de la confession et de la communion fréquente assassina dans des conditions effroyables de lucidité et de préméditation le savant et pieux abbé de Broglie, l'une des gloires du clergé de France nous est-il jamais venu à l'idée, à nous spirites, d'exploiter contre l'Eglise un pareil forfait ?

Non, nous sommes plus logiques, plus équitables que cela.

Nous savons que l'homme abuse de tout ici-bas, même des choses les plus sacrées. Le spiritisme a ses fraudes et ses exaltés comme la science a ses charlatans, comme la religion a ses imposteurs : mais que l'on use donc vis-à-vis de nous des mêmes procédés de modération et de justice dont nous nous servons pour les autres. C'est tout ce que nous demandons.

(A suivre) Léon Denis.

(1) *Dans l'invisible* (Spiritisme et médiumnité) 1 volume, librairie Leymarie, Paris.

LE 31 MARS

Cette date, anniversaire du départ dans l'au-delà de notre Maitre aimé ALLAN KARDEC, est, pour tous ses disciples, un jour de fête ; aussi dans tous les Groupes ou Sociétés Spirites, chacun doit-il s'ingénier pour la célébrer de son mieux et lui donner tout l'éclat qu'elle mérite.

Dans le but de faire connaitre à tous, sous son vrai jour, ce que fut le Fondateur du Spiritisme philosophique, et de venger sa mémoire des mensonges, des calomnies et des insinuations perfides, sous lesquels des adversaires sans scrupules avaient espéré de pouvoir l'étouffer ; j'ai fait en 1895 une courte biographie d'Allan Kardec. Dans ce travail, repris depuis, et complété, avec des documents nouveaux puisés aux sources les plus sûres, j'ai voulu, par de nombreux emprunts faits à ses ouvrages, que le Maitre, lui-même, se montre tel qu'il fut toujours : bon, loyal, généreux, chercheur prudent et sagace, épris d'idéal, de progrès et d'amour de la vérité.

Faire connaitre, à tous, ce qu'était Allan Kardec, et la mission lumineuse qu'il est venu remplir, est je crois, la meilleure façon d'honorer sa mémoire, et de lui prouver notre reconnaissance. Répandre le plus possible, autour de nous, sa consolante doctrine me semble le moyen le plus efficace de continuer son œuvre, et de lui témoigner notre sincère fidélité aux principes qu'il a établis. C'est dans ce but, que *je mets gratuitement à la disposition des deux cents premiers chefs de groupe ou présidents de Société Spirites qui voudront bien m'en faire la demande*, en me donnant leur adresse et celle du lieu de leurs réunions, un exemplaire de la dernière édition de la Biographie d'Allan Kardec — Plaquette in-8° de 120 pages — à la seule condition qu'ils veuillent bien joindre à leur demande deux timbres de dix centimes pour frais d'envoi par la poste.

Fais ce que peux, fais ce que dois, advienne que pourra.

Henri SAUSSE.

8, Rue Rabelais-Lyon.

UN MAGE BLANC

Roman occulte reçu par le Médium écrivain Maxétone

CHAPITRE V

Les soirées d'Egard Radiory

Pensif, le menton dans sa main, Henri Marsou regardait brûler dans la cheminée l'énorme bûche d'érable. Etait-ce l'image de l'enfant blonde qui l'avait trahi qu'il croyait voir se détacher au milieu de la flamme rougeâtre ? Un pli douloureux barrait son front et, absent, le regard fixe, il ne vit même pas venir à lui son oncle, Edgard Radiory, qui lui posa doucement une main sur l'épaule :

« Mon cher Henri, tout n'est pas perdu. Je finirai bien par rencontrer une voyante qui saura me dire où se cache ton infidèle. »

Au son de cette voix, le jeune homme tressaillit, et, sortant de sa rêverie qui, à en juger par l'expression de sa figure, ne devait pas être très gaie :

— « Oh ! alors, mon oncle, dit-il, je ne douterai plus, je m'agenouillerai devant votre pouvoir. Mais je n'espère guère en la venue d'un de ces êtres hors pair. En existe-t-il seulement de ces voyantes capables de tout découvrir ? »

— « Il en existait une ; elle est partie, hélas ! et je ne la reverrai plus jamais sur terre ! prononça Radiory d'une voix étranglée. Dix-neuf ans ont passé sur la mort de cette femme unique et rien n'a pu me consoler, rien ne me consolera jamais du plus grand chagrin de ma vie. Elle était toute ma science, elle était toute ma joie et avec elle s'est enfui le meilleur de moi-même. Aussi, mon pauvre Henri, comme je trouve ta douleur petite lorsque je la compare à la mienne ! Tu as aimé en jeune homme, avec ton cœur et tes sens ; moi, j'ai aimé en homme mûr et en savant, avec toute mon intelligence et toute mon âme ! »

— « Je ne puis comprendre vos amours spirituelles, railla amèrement Henri, et vous êtes, quoi que vous puissiez dire, moins à plaindre que moi, puisque vous trouvez une immense compensation à votre chagrin en contemplant, pendant des heures, les portraits de votre idôle, en relisant ses écrits, en baisant avec passion son écharpe de soie blanche et le peigne d'écaille qui retenait ses cheveux.

Oui, mon oncle, voilà à quoi vous employez vos soirées ! Enfermé dans l'obscurité, vous parlez à la disparue comme si elle était présent,e vous l'implorez, vous la priez, vous demandez conseil. Vous écrivez sa vie, vous y pensez sans cesse... après dix-neuf ans ! Quel amour indéracinable est le vôtre ! Il est vrai que vous avez aimé un ange, plutôt qu'une femme, un créature idéale digne, en tous points, de votre adoration ; tandis que moi, triste imbécile, j'ai aimé et j'aime encore une gamine sans intelligence véritable et dénuée de sens moral. Ah ! combien j'eusse préféré Marthe morte que de la savoir dans les bras d'un amant ! Cette misérable, à laquelle je ne pardonnerai jamais son infâmie, a été mon premier et mon seul amour. Mon cerveau échafaude sans cesse des projets de vengeance ; je lui souhaite tous les malheurs, et pourtant... je ne pourrais me passer d'elle ! »

— « Pauvre Henri ! je te plains ! soupira Edgard Radiory. Tu es en effet le plus malheureux de nous deux. »

(A Suivre). MAXÉTONE.

Le Gérant : E. DURAND.

Alger. — *Papeterie-Imprimerie Ouvrière*, 60, Rue Sadi-Carnot